

L'ENIGME DE LA SOUFFRANCE HUMAINE ET LA CROISSANCE PSYCHIQUE

Jean BEGOIN

Je connais le Docteur Jean SARKISSOFF depuis très longtemps puisque je l'ai rencontré lors de ma formation analytique à Genève. Nous nous sommes allongés sur les mêmes divans, ceux de Raymond de Saussure et de Mme S. , et nous avons fréquenté pendant plusieurs années les mêmes séminaires d'enseignement. Nous avons ensuite parcouru des chemins différents, mais nous nous sommes rencontrés à nouveau sur certaines conclusions nées de nos expériences personnelles et professionnelles respectives. C'est donc en témoignage d'une amitié ancienne et d'une certaine convergence de nos points de vue que j'ai le plaisir de préfacier ce livre. En outre, j'ai bien connu quelqu'un qui a travaillé avec Jean Sarkissoff et je puis témoigner que cette personne en a bénéficié d'une manière qui n'aurait sans doute pas été réalisable sans la méthode thérapeutique que l'auteur expose dans son livre et qui est le fruit d'une très vaste expérience.

Je voudrais surtout, dans cette préface, indiquer aussi clairement que possible le cheminement par lequel je suis parvenu à des conclusions qui se trouvent très souvent en accord avec les idées émises dans ce livre par son auteur et souligner l'importance, à mes yeux, des conceptions nouvelles qui en découlent et qui sont certainement encore susceptibles d'ouvrir de nouvelles portes à la compréhension des mystères du psychisme humain. Parmi ces mystères que l'humanité cherche depuis toujours à élucider par tous les moyens, comme la religion, l'art et la science, celui de la nature de la souffrance psychique est l'un des plus énigmatiques. Depuis ses origines, la psychanalyse s'est elle aussi, au moyen de l'outil forgé par la méthode thérapeutique inventée par FREUD et à laquelle il a donné ce nom, efforcée de déchiffrer cette énigme. En étudiant les états névrotiques et les troubles sexuels qui les accompagnent, Freud a découvert l'existence de la sexualité infantile et il a placé le complexe d'Oedipe au centre du destin de l'homme. Ses découvertes, d'abord tournées en dérision, ont fini par être très largement

reconnues, même s'il est de leur nature et de celle des résistances toujours renaissantes qu'elles soient périodiquement remises en doute et que la mort de la psychanalyse soit de temps à autre annoncée, ce qui lui permet, telle le Phénix, comme parfois la vie psychique elle-même peut le faire, de renaître de ses cendres. Je pense que la découverte la plus importante de Freud est sans doute celle de l'existence persistante de l'enfant à l'intérieur de l'adulte, car, ce faisant, il a rétabli au sein de l'être une continuité qui n'est qu'apparemment disparue avec le développement de la personnalité. Parmi les continuateurs de l'œuvre de Freud, M. Klein occupe une place à part, en raison de l'accent qu'elle a porté sur les angoisses précoces de l'enfant et leur retentissement sur la nature et l'évolution du complexe d'Oedipe décrit par Freud. Si Freud a réintroduit l'enfant dans l'adulte, M. Klein a, quant à elle, réintroduit le bébé dans l'enfant et dans l'adulte. Nous avons beaucoup travaillé, Jean Sarkosoff et moi, à partir de l'œuvre de Freud et de M. Klein, ainsi que de leurs continuateurs que l'on nomme maintenant les auteurs post-kleinien, en particulier le grand W. R. BION. Je suis d'accord avec Jean Sarkosoff pour estimer que l'œuvre de ce dernier comporte une véritable révolution dans la théorie analytique en réintroduisant le rôle de l'environnement dans le développement psychique de l'enfant.

En effet, depuis l'abandon par Freud de sa première théorie de la séduction en faveur de l'existence du fantasme inconscient et de la théorie des pulsions, et à part quelques exceptions comme FERENCZI (qui tenta, aussi, d'utiliser des méthodes de psychanalyse plus actives que la méthode freudienne) et WINNICOTT (qui souligna l'importance de l'environnement au point de dire qu'un bébé sans sa mère, ça n'existe pas) la plupart des psychanalystes se cantonnèrent à l'étude de l'inconscient en soi, indépendamment des influences du milieu. Le meilleur exemple en est celui de M. Klein qui a toujours insisté sur le rôle des situations favorables ou défavorables pour le développement de l'enfant, mais qui n'en a jamais tenu compte dans sa théorisation autrement que pour dire que les situations favorables renforçaient les fantasmes de "bon objet" tandis que les situations défavorables renforçaient les fantasmes de "mauvais objet", ces fantasmes, c'est-à-dire les conceptions inconscientes primitives de l'enfant qui, pour elle, restaient essentiellement le produit de ses pulsions innées de vie et de mort,

suisant ainsi strictement l'hypothèse qu'avait faite Freud d'une bipolarité quasi biologique de la pulsion. Peut-être que l'une des raisons de cette attitude pure et dure, pourrait-on dire, fut la cruelle déception éprouvée par M. Klein lorsqu'elle exposa longuement à Freud les découvertes qu'elle pensait avoir faites sur les angoisses précoces de l'enfant ; elle rapporta que Freud l'avait écoutée en silence et lui dit seulement à la fin de l'entrevue : "Je ne m'intéresse qu'à l'inconscient". On peut imaginer que M. Klein ressentit cette réponse comme une accusation de manque de pureté analytique et l'intériorisa comme un interdit de toute transgression métapsychologique.

Lorsque BION étudia les troubles de la pensée des malades dits psychotiques et à partir de là parvint à élaborer la première théorie psychanalytique de la pensée, il utilisa la notion d'"identification projective" dont M. Klein avait décrit les aspects pathologiques, en montrant que c'était l'utilisation "normale et réaliste" de ce mécanisme dans la relation primitive mère-enfant qui permettait à celui-ci de développer sa pensée. Il réintroduisait ainsi le rôle de l'objet et des expériences réelles, et pas seulement imaginaires, faites dans l'interaction entre l'enfant et la réalité extérieure. L'une des principales fonctions de ce mode premier de relation est celle de contenir et de rendre tolérables les angoisses primitives d'anéantissement du bébé grâce à la réceptivité et à l'empathie de la mère, désignées en français par Bion sous le nom de la "capacité de rêverie" de la mère. C'était donner un contenu psychique plus précis au rôle maternel désigné par Winnicott comme la "mère suffisamment bonne", en l'absence de laquelle le nourrisson se trouve exposé à des "terreurs sans nom" et à la souffrance intolérable d'une "dépression primaire". Par là, on entend une impossibilité de se développer psychiquement qui peut être radicale comme dans l'autisme, ou bien, lorsqu'elle est moins totale, laisse cependant subsister, au sein de la personnalité, un noyau de terreur et de désespoir. Il m'est donc tout à fait possible de comprendre d'une part les états que Jean Sarkisoff nomme, d'après Janov, des "primals" et qui sont, en effet, la reviviscence du noyau de dépression primaire ou de désespoir qui a été plus ou moins profondément enfoui sous les mécanismes de défense, j'ai pu également en constater l'existence; d'autre part, la nécessité absolue d'une très profonde empathie du thérapeute et d'un contact physique

suffisamment contenant lorsqu'il se trouve confronté à de telles explosions de violence et de désespoir, car elles correspondent à des états traumatiques infantiles qui ont été clivés pour protéger le reste de la personnalité de leur impact destructeur et qui sont inélaborables sans l'aide extérieure d'un substitut parental.

J'ai été moi-même amené, ces dernières années, à m'interroger sur le problème de la souffrance psychique à partir de la difficulté de terminaison de certaines analyses. C'est le problème auquel s'est confronté Freud dans "Analyse terminée ou interminable" et auquel M. Klein a indiqué ses propres réponses avec "Envie et gratitude". Aborder ce problème des analyses très difficiles ou interminables sous l'angle d'un excès intolérable de souffrance psychique en a complètement renouvelé, pour moi, la vision des enjeux que Freud et M. Klein avaient mis en évidence, en particulier celui de la signification de la destructivité dans la vie psychique. J'ai réalisé que l'excès de souffrance s'opposant à la terminaison de certaines analyses n'était pas une simple répétition de souffrances vécues et mémorisées pendant l'enfance : il s'agissait plutôt de la révélation de l'intensité d'une souffrance latente et inconnue du sujet lui-même. Elle se présentait sous l'aspect d'angoisses catastrophiques de séparation, de l'ordre de la terreur d'un anéantissement psychique, et susceptibles de provoquer des décompensations plus ou moins graves, comme des phénomènes de dépersonnalisation, des troubles psychosomatiques ou encore des états proches d'un délire érotomaniaque. Le rapprochement était évident avec ce que M. BALINT a nommé le "niveau du défaut fondamental". Plus tard, je me suis rendu compte que la modalité dépressive qui accompagne l'existence d'un noyau de terreur menaçant d'anéantir la vie psychique est le désespoir. Ce sont des sujets qui ont le sentiment de ne pouvoir que "survivre" au lieu de "vivre". Tous les nourrissons passent sans doute par des états de détresse et d'impuissance, décrits par Freud sous le nom de "Hilflosigkeit", mais si de tels états sont trop fréquents ou trop prolongés, ils deviennent des états traumatiques qui enterrent, parfois pour toujours, certaines des plus précieuses potentialités de développement, en particulier au niveau du moi corporel.

En effet, ce qui est entravé dans de telles situations, c'est l'auto investissement de soi, ou du self dans la terminologie anglo-saxonne. Le sujet ressent les parties de lui-même qui n'ont pu se développer comme dotées d'un pouvoir destructeur considérable. Ces aspects de la personnalité que je nomme "les parties non nées du self" sont souvent représentés dans les rêves par des animaux sauvages et terrifiants, lions, panthères, serpents, araignées, etc. Il est, à mon avis, erroné de les considérer purement et simplement comme l'expression de pulsions destructrices découlant d'un hypothétique instinct de mort. Il s'agit plutôt, à mon sens, du résultat de l'intériorisation de l'échec de l'interaction développementale, d'un véritable avortement de la relation émotionnelle mère-enfant créatrice de la vie psychique. Le sujet, pour survivre, a dû s'identifier à une mère ressentie comme non réceptive à ses états émotionnels, ce qui est pour le bébé absolument équivalent à les condamner. Il est alors prisonnier d'une forme primitive d'identification à l'agresseur qui le condamne à rejeter son propre self, il en a horreur. Il éprouvera, par la suite, la même horreur lorsqu'il découvrira, chez autrui, l'existence de certains éléments de la vie psychique qui n'ont pu se développer suffisamment en lui-même et qui comportent des facteurs fortement esthétiques, comme la beauté, la bonté, la générosité et l'amour. Je vois dans cette situation la source essentielle de ce que M. Klein a décrit sous le nom d'envie : le sujet qui attaque ces qualités psychiques chez autrui le fait à la manière dont il ressent que les potentialités créatrices de son propre self sont constamment attaquées par un surmoi primitif et tyrannique qui a usurpé la place du moi, ainsi que H. ROSENFELD et W. R. BION l'ont décrit. C'est ainsi que l'on peut mieux comprendre pourquoi et comment la partie psychotique de la personnalité (que je préfère nommer celle qui recèle un noyau de désespoir total, avec les défenses qu'il a suscitées) est capable d'exercer une violente et terrifiante tyrannie sur les parties saines qui seraient susceptibles de se développer et d'échapper à cette tyrannie. La tyrannie sociale n'agit pas autrement, elle est aussi l'expression d'une angoisse catastrophique face à l'inconnu menaçant d'un développement impensable. La violence de la tyrannie dans la vie psychique donne la mesure du caractère absolument intolérable de la souffrance psychique latente chez les sujets qui la subissent. Comme j'en ai fait l'hypothèse, plutôt que l'action d'une pulsion de mort innée,

la tyrannie traduit la violence du désespoir latent de l'être et constitue une ultime et désespérée tentative de survie psychique. Je rejoins donc, ici encore, certaines des idées importantes de l'auteur de ce livre.

Il n'est pas douteux que ces conceptions nouvelles doivent entraîner un renversement de perspective d'un certain nombre de points de la théorie psychanalytique classique. Jean Sakissoff semble rester très fidèle aux notions kleinienne de positions schizo-paranoïde et dépressive. M. Klein s'est trouvée, elle aussi, confrontée à l'énigme que représente l'énormité de la souffrance qui peut apparaître au moment de ce qu'elle a appelé la "position dépressive". Elle a expliqué une telle souffrance par la douleur du fantasme de "perte d'objet", qu'elle a identifié à l'introjection mélancolique de l'objet décrite par Freud et Abraham. Mais ce modèle ne tient pas suffisamment compte de la nature très pathologique des processus maniaque-dépressifs qui sont, en réalité, très éloignés des processus normaux de développement. Les états psychotiques témoignent plutôt d'un échec radical à élaborer le changement considérable que M. Klein a découvert et décrit sous le nom de position dépressive. En fait, lors de la position dépressive, le sujet découvre véritablement l'objet : il devient capable d'en reconnaître l'existence distincte de la sienne dans la mesure où il découvre simultanément sa propre capacité d'auto investissement de soi en tant que distinct de l'objet. Il faut souligner qu'il s'agit ici des processus d'investissement libidinal de soi et de l'objet, étant bien entendu que le soi et l'objet, en tant que tels, fonctionnent de façon distincte depuis le début de la vie, comme l'ont montré sans contestation possible les travaux modernes sur le développement des nourrissons. Dès lors, ce n'est pas la "perte de l'objet" qui permet le développement, mais le contraire : c'est la croissance psychique réalisée à travers l'interaction avec une "mère suffisamment bonne" qui permet de ne plus avoir besoin d'une façon aussi massive qu'auparavant de la relation primitive narcissique d'identification projective mutuelle, sans risquer pour autant de faire tomber le sujet dans la dépression ou la paranoïa. Je pense donc que, contrairement à ce que croyait M. Klein, la dépression est primaire et précède la persécution, et que la souffrance psychique est fondamentalement dépressive dans le sens où elle est la souffrance de ne pas pouvoir se développer. La paranoïa résulte de l'excès intolérable de dépression qui est

projeté sous forme de persécution, lorsque les affects dépressifs ne trouvent pas d'objet capable de les contenir et de les rendre supportables. La position schizo-paranoïde devient, dans cette perspective, une défense contre l'excès intolérable de la dépression, qui est toujours l'expression d'une menace de mort psychique.

Je ne me sens pas en mesure de discuter valablement les techniques utilisées par Jean Sarkisoff, qui a fait courageusement lui-même l'expérience de nombreuses techniques corporelles, comme celles de Janov, du rebirth et bien d'autres. Il en a, semble-t-il, retiré un enseignement précieux et en a adapté certaines d'entre elles à sa propre technique qui conserve l'aspect verbal et interprétatif de la psychanalyse, auquel il garde à juste titre, un rôle indispensable. Sa technique est sans aucun doute l'aspect le plus personnel d'une évolution remarquable qui s'étend sur toute une vie en grande partie mise au service du soulagement de la souffrance humaine, jusque dans ses aspects les plus profonds et les plus difficiles à affronter. Ce que l'auteur nous dit de la "contre-régression" du thérapeute, nécessaire pour que le patient se sente accompagné par une réelle empathie, m'a fait penser à ce que Winnicott nomme la "maladie normale de la mère", ainsi qu'au concept d'"accordage affectif" de D. STERN. Nul doute, aussi pour moi, que ce soit dans cette capacité d'empathie et de contenir la souffrance manifeste et surtout latente du patient que réside l'action thérapeutique, même dans les psychanalyses les plus orthodoxes. Mais il ne faut pas se dissimuler les difficultés du traitement et de la guérison, et Jean Sarkisoff les souligne plusieurs fois, ainsi que la nécessité d'une formation adéquate pour le thérapeute. En effet, celui-ci est amené à travailler au niveau des liens narcissiques primaires qui, pour moi, sont la matrice potentielle du changement et de la croissance psychique. Mais ces liens sont le prototype du lien passionnel, tant dans ses formes normales que dans ses formes pathologiques les plus diverses, y compris le délire. La nature plus ou moins pathologique du lien passionnel dépend de la nature plus ou moins normale des identifications qui le composent et travailler à ce niveau implique donc toujours à la fois la renaissance d'un immense espoir et des dangers très grands qui ne peuvent être abordés qu'avec une formation suffisante et le recul d'une longue expérience. S. NACHT, qui avait atteint un

degré élevé de sagesse, disait volontiers que le psychanalyste agit moins par ce qu'il dit que par ce qu'il est. Il est vrai, d'ailleurs, que l'apparition du langage verbal introduit toujours un certain degré de clivage du vécu émotionnel à l'intérieur du sujet et qu'une partie considérable de la vie psychique est consacrée à diminuer ce clivage originel de l'être et à réinsuffler une âme dans les mots. Dans ce livre, le Docteur Jean Sarkissoff montre de la façon la plus vivante qui soit la difficulté mais aussi la beauté du travail qui consiste à permettre à la vie psychique de renaître là où elle s'est trouvée étouffée et, en réconciliant l'être avec son environnement, à permettre ainsi à ceux qui en avaient manqué pour se développer de découvrir à leur tour les beautés de la vie.

Docteur Jean BEGOIN

Membre de la Société Psychanalytique de Paris